

## Extrait

### Larmes de Prague

*Bienvenue, les amis, vous êtes venus en frères  
Et maintenant notre sang coule sur notre terre.  
C'est avec du sel plein les yeux  
Que nous vous souhaitons la bienvenue.*

Poète anonyme (Août 1968)

### ***Nous venons en Frères !***

Dans le gros avion russe qui le transporte à Prague, ainsi que sa troupe, le lieutenant Boris observe à la dérobée ses soldats, tendus et pâles de fatigue. Il est soucieux. La poche de son uniforme de l'Armée de l'Union Soviétique contient une lettre de Pavla, son amie pragoise, qu'elle lui a envoyée l'année dernière. Il brûle d'impatience à l'idée de reprendre leur discussion, amorcée dix mois plus tôt. Il lui avait alors bien dit qu'il ne fallait pas jouer avec le feu. On ne peut pas laisser les enfants s'amuser avec les allumettes. Où mènent les vaines discussions sur la liberté individuelle, où mènent les excès ? Maintenant, l'incendie est en train de ravager son pays.

Bien sûr, Pavla n'était pas d'accord avec lui, elle le lui a fait vertement comprendre. Elle l'a même écrit dans cette lettre qui l'a profondément blessé. Mais cela ne fait rien, aujourd'hui, tout est oublié. Pavla, ma Pavlouchka, nous allons nous expliquer. Après tout, nous avons tout notre temps, nous n'avons que vingt-et-un ans, et tout l'avenir est devant nous. Aujourd'hui, ton pays est en danger. L'horizon s'est embrasé et brûle, car votre Printemps s'est mué en un Été trop ardent. Vous avez joué avec le feu.

D'ailleurs, le colonel instructeur leur avait bien expliqué la situation et Boris s'en remémore les phrases clés : « *Le socialisme est menacé par l'impérialisme occidental... la situation échappe complètement au contrôle du Parti communiste tchécoslovaque qui a failli à son rôle dirigeant... Nous ne pouvons pas assister au pourrissement de la situation. Nous nous devons de réagir...* »

Oui, avec ses camarades, Boris arrive pour rétablir l'ordre et l'harmonie. Impatient, il guette derrière le hublot les premières lumières de la ville qui se rapproche dans la nuit finissante. A l'aube de ce 21 août 1968, Prague lui ouvrira les bras, tout comme Pavla.

A lui, le Libérateur.

### ***Ce beau Printemps de Prague***

Cette année-là, la liberté installa enfin ses quartiers sur les deux rives de la Vltava. Les Pragois se mirent à espérer. La censure disparut, et le déluge de paroles libératrices purifia le pays de la peur. La presse dénonça les mensonges accumulés depuis vingt ans. On révisa les procès staliniens. On souhaita réformer l'économie sur une base rationnelle et non idéologique. On se mit à désirer un renouveau durable, soutenu même par le Parti communiste tchécoslovaque. Pour la première fois depuis vingt ans, on souriait à la vie, on s'exprimait, on voulait participer à l'élaboration d'une société plus juste et basée sur des valeurs humanistes. Le socialisme, oui, mais le *socialisme à visage humain* ! Le fantôme poststaliniens s'évanouit à la lumière du soleil printanier, d'abord timide, puis de plus en plus ardent. Le *Printemps de Prague* fleurit. Puis l'été vint, avec son cortège de rêves mais aussi d'incertitudes.

C'est ainsi que le 20 août, dans l'après-midi, Milan dit en plaisantant : « Et s'ils venaient nous envahir ?

- Non, réplique Pavla, Ils ne viendront pas. Quelle absurdité ! Est-ce que nous remettons le socialisme en question ? Nullement ! Nous essayons juste de lui donner un nouveau visage, plus humain.
- Tu veux dire que nous maîtrisons la situation ?
- Parfaitement, dit Pavla, catégorique.
- Que tonton Marx t'entende ! plaisante Milan, ami et complice de Pavla depuis la maternelle. »

Ensemble, ils ont prêté le serment des pionniers, puis celui des Jeunesses communistes. Depuis plusieurs mois, ils s'activent dans leurs facultés respectives, lui en Droit, elle en Lettres. Ils sont de tous les meetings. Ils rassemblent les signatures, car il faut appuyer la démocratisation de la Tchécoslovaquie. Le socialisme peut et doit évoluer ! Entre deux cours, enthousiastes et infatigables, ils distribuent des tracts et se moquent des indécis.

Oui, elle en est sûre, Pavla est en train de préparer son avenir dans un régime socialiste, où la Vérité et la Justice s'uniront pour donner naissance à une société où il fera bon vivre. Elle croit fermement au *socialisme à visage humain*, comme on le dit ces derniers mois. Quand on a vingt-et-un ans, tous les espoirs semblent légitimes...

Le soir, elle repense à sa discussion avec Milan. Bon, il est vrai que l'URSS et le reste du Pacte de Varsovie ne sont pas contents de ce qui se passe en Tchécoslovaquie. Ils sont jaloux, conclut Pavla, tout simplement jaloux. Ils n'ont qu'à faire chez eux comme nous...

Bercée par cette idée réconfortante, elle s'endort, enroulée sur elle-même. Mais son sommeil est lourd et perturbé.

Quel vacarme, quel bruit strident ! En pleine nuit ! Pavla se bouche les oreilles. Les sifflets ont l'air de sonner... En fait, c'est le téléphone. A cette heure-ci ? Il est à peine 5 heures ! Pavla émerge péniblement... Quelques instants plus tard, sa mère fait irruption dans sa chambre et s'effondre en larmes. « Qu'est-ce qui se passe, Maman ?

- Pavlinka, ils sont là ! Les Russes sont là, ils nous occupent !  
Mensonge !
- Les tanks sont déjà là... »

Pour toute réponse, Pavla saute dans sa jupe, passe son pull d'été, enfile ses sandales, passe ses doigts dans les cheveux, et fonce dans la rue.

### ***Les « Libérateurs »***

Boris est prêt. De la tourelle de son tank, il aperçoit les premiers rayons de soleil qui se lève sur Prague. « En avant ! », claque l'ordre. Les yeux de Boris brillent. Il entre dans Prague pour venir en aide à ses frères slaves. « Comme mon père en mai 1945 », se dit-il, tout ému. Combien de fois son père ne lui a-t-il pas raconté la prise de Berlin et la hâte des soldats russes d'aller libérer Prague de l'ultime assaut des fascistes déchaînés, comme on dit en Russie. Il connaît cette histoire jusque dans ses moindres détails : les barricades, les embrassades, les fleurs, les sourires des Pragois reconnaissants, les baisers des jeunes filles attendries...

Comme en 1945, la ville résonne du bruit assourdissant des chenilles d'une colonne interminable de tanks sur le boulevard Lénine, reliant l'aéroport de Ruzyne et Prague. A mi-chemin, le quartier des ambassades sur lesquels flottent des drapeaux nationaux, semble accueillir solennellement les soldats, juchés sur leurs engins auxquels ne manquent pour le moment que les lilas. Qu'est-ce qui fleurit donc à Prague fin août ?

A sa gauche, Boris aperçoit l'imposant bâtiment de l'ambassade de l'Union Soviétique, dressé majestueusement au milieu d'un parc, surmonté d'un immense drapeau rouge, frappé de la faucille et du marteau. « Les nôtres », murmure-t-il, fier et reconnaissant envers sa patrie qui veille à la sauvegarde du socialisme menacé de ce petit pays frère.

Lorsque la colonne de tanks parvient au bord de la Vltava, Boris reconnaît avec émotion les lieux. Il va s'engager sur le pont menant vers le centre de la ville, via le boulevard de la Révolution, qu'il avait arpenté l'année dernière avec Pavla. Oui, c'est ici, dans ce café de la jeunesse pragoise, qu'il aperçoit à sa droite, que tout a commencé. Le café Vltava. Dans son souvenir, des lumières, la musique, le brouhaha joyeux, des discussions animées. Ce matin, les locaux sont vides, béants, éteints, lugubres.

Les habitants, massés des deux côtés du trottoir, crient et gesticulent. Mais ce ne sont pas des manifestations de joie auxquels Boris s'attendait. Non, il aperçoit des gestes de haine, des poings serrés et menaçants, il entend des cris hostiles. Voici donc les contre-révolutionnaires !

- Du sang-froid, Boris, et en avant !

\*

Pavla croise des visages blafards et défaits. Les femmes pleurent, les hommes jurent, l'oreille collée au transistor. « Salauds, salauds... 600.000, ils sont 600.000 ! Tout le Pacte de Varsovie : les Russes, les Polonais, les Allemands de l'Est, les Hongrois, les Bulgares ! Sauf les Roumains. »

L'impensable, l'incroyable s'est produit. Ils ont osé ! Mais où sont-ils ? Il faut qu'elle les voie. Il paraît que des troupes aéroportées arrivent de Letna, et traversent la Vltava en direction de la place Venceslas.

Pavla accélère le pas. Les tanks dans sa ville ? Incrédule, elle en refuse d'abord jusqu'à l'idée. Savoir, tout savoir... A quoi ressemble l'Armée Rouge en 1968 ? Elle connaît par cœur ces images des tanks de mai 1945, décorés de lilas, pris d'assaut par de jolies filles qui sourient aux soldats fatigués mais heureux. Comme sa mère en 1945, elle est en train de vivre un moment historique, elle en est consciente. Elle veut « les » voir de ses propres yeux sur leurs tanks. Pour comprendre.

Quel goût a la trahison ? On vient de trahir ses idéaux et sa foi en un avenir meilleur, plus honnête. On vient de trahir ses convictions de pionnière communiste, de membre des Jeunesses communistes. Elle ricane intérieurement, à travers ses larmes : Les beaux slogans ! *Paix au monde !, Vive l'amitié tchéco-soviétique, éternelle et indéfectible !, Vive l'amitié entre les peuples ! Vive, vive... !* Vive quoi, exactement ? Tout se mélange dans sa tête, prête à exploser. Oui, bien sûr, elle a oublié jusqu'à l'existence du *principe de l'internationalisme* des pays frères, les engageant solennellement à défendre les acquis du socialisme. Mais quels acquis ? Et que va-t-il se passer maintenant ? De nouveaux procès politiques ? Un nouveau Budapest 1956, un bain de sang ? Les mines d'uranium pour les coupables ? La chasse aux étudiants, aux poètes, aux chrétiens ?

Pavla se met à courir, et la brise fraîche du matin sèche au fur et à mesure les larmes qui ne cessent de couler sur ses joues. « Alors, se moque-t-elle d'elle-même, comment te sens-tu maintenant, la Marie Curie du communisme ? Toi qui avais tenté de mélanger dans le creuset ardent de vieux idéaux humanistes avec le fonds marxiste, dans l'espoir d'obtenir un métal pur et neuf, promesse d'avenir ? Mais quel avenir ? Le goulag soviétique ? Les bétailières comme en 1956 pour les Hongrois ? »

Vite, plus vite ! Enfin, elle parvient devant la Tour Poudrière, puis place de la République où débouche le boulevard de la Révolution, et là, elle se fige. En face d'elle avance lentement mais inexorablement une colonne de tanks russes. De jeunes soldats, visiblement tendus, surgissent des tourelles. Des deux côtés de la procession lugubre s'agglutine la foule de Pragois, faisant non pas une haie d'honneur, mais de honte. La plupart sont médusés, anesthésiés par le choc. Des larmes impuissantes inondent les joues. Ceux qui n'ont pas la gorge serrée par l'émotion crient des insultes face aux envahisseurs.

Soudain, Pavla se rappelle une photo de son dernier manuel d'histoire, celle de l'entrée à Prague, le 15 mars 1939, de la Wehrmacht. Les gens se massaient aussi sur les trottoirs. Sur la photo, un homme en pleurs...

Elle ferme les yeux quelques instants. Quand elle les rouvre pour accueillir l'image insoutenable des tanks et de leurs occupants, elle se fige. Visage blême et tendu, un jeune officier en tête d'un nouveau détachement la fixe de ses yeux noirs. Elle connaît ces yeux, elle contient un cri : « Boris ! Boris, dans le camp des envahisseurs ! Non, ce n'est pas possible, c'est une erreur ! Boris, que fais-tu là ? » se demande-t-elle douloureusement.

Elle se sent clouée au sol, impuissante, étouffant de chagrin et de rage. Ses yeux bleus transpercent le Russe. Les deux regards se sont croisés en un duel muet et désespéré comme deux épées acérées, étincelantes et meurtrières. « Boris, disent les yeux de Pavla, comment as-tu pu me faire cela ? Il le fallait, Pavla, il le fallait », rétorquent les siens. Seule sa main, convulsivement serrée contre le métal de son engin, témoigne de son désarroi.

Lorsqu'il disparaît dans la colonne des tanks, un gigantesque mille-pattes qui ondule, avec un bruit assourdissant, dans les rues de Prague, Pavla s'effondre en larmes. Son voisin tente de la consoler : « Tous des salauds, ces Russes ! Ne pleurez pas, Mademoiselle, ils ne nous auront pas... »

### ***Prague blessée***

Combien de temps est-elle restée scotchée sur place ? Quelques minutes, quelques heures ? Elle ne sait plus. Elle n'a pas faim, elle n'a pas soif. Le brouillard dans les yeux, le brouillard dans la tête, elle se sent hébétée, jusqu'à ce que des cris la sortent de sa torpeur : « Ils tirent sur le Musée National, ils tirent sur le Musée National ! Les barbares ! C'est ça, la culture soviétique ? »

Elle a de la peine à le croire. Tout de même, les Russes ne doivent pas confondre le Musée qui surplombe la place Venceslas, avec un bâtiment militaire ! Elle a besoin de vérifier l'information. Elle se fraie le chemin au milieu de la foule, remonte le boulevard Pšikopy et débouche au bas de la place Venceslas, noire de monde et de véhicules blindés. Alors que les tanks soviétiques longent les deux côtés de la place, les jeunes Pragois manifestent, au beau milieu, sur des camions tchèques décorés de drapeaux nationaux, bleu-blanc-rouge, le triangle bleu inséré entre la bande blanche en haut et la bande rouge en bas. Sur

les capots, ils griffonnent à la craie les noms de Svoboda, président de la Tchécoslovaquie et de Dubcek, chef du Parti communiste tchécoslovaque.

Des cris s'élèvent : « Ils ont arrêté tous nos dirigeants politiques, Dubček, Cernik et Smrkovsky et les autres. On ne sait pas s'ils sont encore en vie... » Une émotion intense s'empare de la foule. Les femmes pleurent. Les hommes grondent. La tension monte. Partout, on klaxonne. La foule siffle au passage des Russes, juchés sur leurs tanks et leurs camions.

Pavla s'approche d'un camion russe et n'en croit pas ses yeux. Elle voit des gamins, souvent blonds, aux cheveux très courts. Certains ne doivent pas avoir plus de dix-huit ans. Les yeux rivés sur leur officier, le doigt sur la gâchette, ils ont l'air ahuri et inquiet. Apparemment, ils ne comprennent pas bien ce qu'ils font là. Les Tchèques crient des insultes, souvent de manière à être compris par les Russes : « Fascistes, fascistes ! » et crachent en direction des soldats. Alors que les officiers russes se montrent impassibles, de temps en temps, un soldat, à bout de nerfs, tire une rafale en l'air. Les gens reculent, puis avancent à nouveau. Il semble impossible que les Russes puissent tirer sur la foule. Impensable !

Autour de chaque tank s'agglutinent des dizaines de Pragois. Quel contraste entre la tenue estivale des citadins et les tanks, les T 55, de véritables mastodontes de 50 tonnes ! Les tankistes en combinaison noire, fatigués après une nuit blanche, les traits tirés, subissent, depuis des heures, le même interrogatoire : « Pourquoi êtes-vous venus ? Que faites-vous chez nous ? On ne vous a pas invités, rentrez chez vous ! »

Pavla n'a pas le cœur à discuter. Elle veut voir. Tout voir. Elle remonte la place Venceslas et aperçoit la façade du Musée National, constellée de trous. Il paraît que trois blindés ont tiré dessus, croyant qu'il s'agit de la Radio. La statue de St-Venceslas, patron de la Bohême, est entourée de tous les côtés. On y donne des nouvelles fraîches. On commente la prise du bâtiment de la Radio à Vinohrady par les occupants. On parle des tanks russes, incendiés par de jeunes Tchèques. On évoque des premières victimes de l'invasion.

Une radio clandestine informe les citoyens tchèques du déroulement des événements et leur permet de se tenir au courant. Le gouvernement et le Parlement se déclarent solidaires avec le peuple et dénoncent l'invasion du pays. Un espoir renaît, furtif, en alternance avec une vague de désespoir. Comment cela va-t-il se terminer ? On parle des premiers morts.

Les Pragois se donnent un mot d'ordre, montrer qu'ils sont solidaires face aux Russes. A midi, pendant deux minutes qui paraissent interminables, tous les camions, voitures et motos s'arrêtent et klaxonnent. Prague, animal blessé, rugit. Une plainte déchirante, au son métallique des klaxons, donne la chair de poule.

Puis, un grand silence s'abat sur la ville.

(...)

